

Tradition populaire et fragments d'histoire(s)

Autor(en): **Dafflon, Anne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Annales fribourgeoises**

Band (Jahr): **73 (2011)**

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-817360>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JOSEPH YERLY (1896-1961), ÉCRIVAIN PATOISANT

TRADITION POPULAIRE ET FRAGMENTS D'HISTOIRE(S)

La guerre de Trente ans, la Bérésina, la grève et la grippe de 1918: outre les travaux et les jours d'une civilisation rurale en perdition, les grands événements du passé forment la trame des nouvelles et drames en patois du paysan-écrivain de Treyvaux.

PAR ANNE DAFFLON

Professeur au collège de Gambach à Fribourg, Anne Dafflon est la petite-fille du «Capitaine» Joseph Yerly de Treyvaux, auteur patoisant mort il y a cinquante ans, sujet de son premier article dans les *Annales* de la Société d'histoire.

Le Capitaine vu par Gonzague de Reynold



Joseph Yerly vers 1955/57
(archives privées).

«Yerly, yeux vifs dans un visage rasé et un peu rouge, est un paysan fribourgeois. Comme beaucoup de nos campagnards, il appartient à une famille de vieille souche dont une branche fut admise dans la bourgeoisie de Fribourg en 1399. Il porte deux roses dans ses armoiries; or, nous le savons, la rose est la fleur symbolique de la terre qu'il cultive et du peuple dont il est. (...)

«La préalpe de Yerly est la Combert. Sa commune est celle de Treyvaux. Dans la contrée, lorsqu'on parle de lui, on dit toujours le capitaine, parce que c'est son grade dans l'infanterie.

«Depuis quelques années, il s'est produit en Suisse romande, et surtout dans le canton de Fribourg et, pour le canton, surtout en Gruyère, un réveil de ce dialecte franco-provençal que l'on nomme à tort un patois. En effet, la langue est nationale, le dialecte, régional et le patois, local.

«De ce réveil, Yerly est l'un des maîtres. Par son œuvre d'abord, qui le met au premier rang. Par la langue ensuite, qu'il n'a cessé de travailler, recherchant toujours le mot juste et le terme propre. C'est pourquoi ses textes ont tant de valeur stylistique et linguistique à la fois, avec tant de vie et de saveur dans la composition. Yerly n'est pas un folkloriste seulement, il est un écrivain: poète et dramaturge, conteur et romancier.»

Mes Mémoires, Genève 1960, t. 1, p. 59

Il y a cinquante ans, le 23 mai 1961, s'éteignait dans son domaine du Mont, à Treyvaux, Joseph Yerly dit le Capitaine, paysan et écrivain patoisant. Né dans le même domaine, le 17 juin 1896, il était issu d'une famille de paysans-soldats; ses aïeux avaient servi le roi de France et son père, Victor, avait été soldat du Pape durant le *Risorgimento*. bercé par de vieilles chansons patoises, par des histoires de soldats et par le rythme quotidien et saisonnier de la vie paysanne, Joseph Yerly a pris très tôt conscience que le monde rural dans lequel il avait grandi se fragilisait et risquait de disparaître. Aussi choisit-il de s'engager pour défendre ses valeurs.

C'est parce qu'il est paysan, attaché à sa terre ancestrale, à ses coutumes et à ses rites, qu'il écrira des drames disant la vie paysanne; c'est parce qu'il est soldat que de nombreuses allusions à la vie militaire s'inséreront dans ses écrits. Homme de la fête, il rédigera également des discours marquant des événements collectifs, à l'instar de l'inauguration du monument à l'abbé Bovet à Bulle le 22 septembre 1957 ou des 80 ans de Gonzague de Reynold en 1960. Homme d'une communauté, Yerly aime rassembler. Pour le 50^e anniversaire de la Société de chant et de musique de Treyvaux, en 1934, le Capitaine et Victor Huguenot, instituteur, rencontrent Jean Risse, Georges Aeby et Louis Vonlanthen. Ensemble, ils créent un spectacle: *La Légende du Village*. Membre de l'Association gruérienne du costume et des coutumes, Yerly cherche à faire revivre la bénichon comme une grande fête villageoise. Elle aura lieu le 13 octobre 1935 et aura un grand succès. A partir de cette fête naît le groupe de la jeunesse dansante et costumée de Treyvaux, qui sera connue sous le nom de «Lè Tzèrdziniolè» (Les Chardonnerets); dès 1936, ils se retrouveront dans de nombreuses fêtes et rencontres folkloriques. En 1939, les Treyvaliens et leur Capitaine participent à l'Exposition nationale de Zurich et en 1948, à l'occasion du centenaire de la Constitution fédérale, les villages de Treyvaux et La Roche, sous la houlette de Yerly, représenteront le village de la Suisse romande.

TRADITION DU CONTE ET EFFETS DE RÉEL

Yerly est avant tout un conteur, c'est dire l'importance chez lui de l'invention et de l'imaginaire. Il aime «broder» des histoires et s'inspire des péripéties du conte populaire. Il opte pour deux genres littéraires – le théâtre et la nouvelle – pour raconter des histoires ou des scènes de

la vie quotidienne. Il veut toutefois ancrer ses textes dans une réalité historique. Il s'informe, il lit, il enquête, il se documente. Si nous examinons les principales œuvres de Yerly, nous constatons que chaque texte vise à atteindre les buts que s'est assignés son auteur: maintien de certains vieux mots, expressions patoises qui risquent de tomber dans l'oubli, évocation de certaines coutumes menacées, exaltation de la bonne conduite en dépit de l'adversité, etc. Pour ce faire, il compose des textes «où le vrai se mêle à l'imagination» et crée un cadre spatio-temporel qui lui permet d'insérer une page d'histoire, des traditions de chez nous et les valeurs qu'il souhaite transmettre.

Le XVII^e siècle et son événement majeur, la guerre de Trente ans (1618-1648), constituent le cadre de *La Voudeja d'la Bôma*¹ (*La Sorcière de la Baume*). L'un des protagonistes, l'oncle Auguste Raccaud, un vieux soldat au seuil de la mort, évoque avec une passion quasi hallucinée les souvenirs très précis qu'il garde de la retraite de Meaux, épisode héroïque des guerres de religion, le carré des gardes suisses protégeant la famille royale contre les assauts des huguenots (29 septembre 1567). C'est l'occasion pour Yerly de rappeler l'imprégnation profonde du service étranger dans la culture et l'identité fribourgeoises. *La Filye a Juda*² (*La Fille à Judas*) a pour événement central le passage à Treyvaux de Pierre-Nicolas Chenaux³, le héros libertaire des Gruériens, lors de la révolte des paysans en 1781. Cette dernière constitue la trame historique sur laquelle Yerly brode allègrement l'enchaînement des péripéties d'un drame villageois qui met aux prises vengeance collective et amour entre deux êtres. L'épopée napoléonienne et la déroute de la Bérésina (1812) servent de toile de fond à *La Dama bliantsè de Pènihyé*⁴ (*La Dame blanche de Péniclé*). Ici encore, le service militaire étranger constitue une donnée fondamentale de la vie rurale fribourgeoise, servant souvent d'exutoire et de rédemption à une jeunesse qui s'est déshonorée au pays.

Dans ses pièces de théâtre, Yerly se réfère moins à l'histoire qu'à l'actualité du siècle où il vit. *Kan la tèra tsantè*⁵ (*Quand la terre chante*), drame paysan, a été écrit à l'occasion du vingtième anniversaire de la grève générale de 1918. Ici, Yerly fait appel à ses souvenirs personnels, puisqu'il était jeune officier en 1918 et qu'il a participé avec l'armée à la mobilisation contre les grévistes. Se greffe à cet épisode dramatique de la grève celui, plus tragique encore, de la grippe espagnole, qui demeure un souvenir douloureux pour Yerly. En 1941, il crée *La méjon ke pliarè* (*La Maison qui pleure*), drame villageois et militaire dans lequel il rend «hommage à nos

¹ Le titre complet est : *La voudeja d'la Bôma, roman ichtorike, yô l'y a dou veré è de l'inventâ* (1955).

² *La filye a Juda, novala in patè de la bâcha Grevîre* (1933).

³ Événement non vérifié.

⁴ *La Dama bliantsè de Pènihyé*, nouvelle, 1960.

⁵ *Kan la tèra tzantè (La Grôcha Fin)*, drame villageois en quatre actes (1938).

troupes de montagne et à [s]on ami le sergent Fernand Pipoz, de Charmey, mort noyé dans le lac de Montsalvens, [au début de juillet] 1941». Cette pièce, qui met en scène une nouvelle fois la vengeance collective et l'amour, celui de Fernand Pipoz, domestique, pour Rose, fille de riche paysan, insiste sur le rôle et l'attitude des simples hommes qui forment l'armée suisse. *Ou pi de la krè*⁶ (*Au pied de la croix*) est un drame paysan et social qui oppose deux mondes, l'ancien, celui de la paysannerie, et le nouveau, celui des ouvriers. Dans cette pièce, s'inspirant de ce qu'il voit dans son propre village, Yerly met en évidence la transformation de la société fribourgeoise dans ce second après-guerre. «Des fils et des filles de paysans vont sur les chantiers et dans les industries. L'agriculture, elle-même, évolue.» Une révolte éclate dans l'usine du village, opposant ouvriers emmenés par une *passionaria* communiste et un patron peu scrupuleux, écho lointain de la guerre froide qui s'est imposée au monde au sortir de la guerre. Mais après les émeutes, la paix revient et on restaure le calvaire, démoli durant les échauffourées. Enfin, la dernière pièce de Yerly, *Le Barâdzo*⁷ (*Le Barrage*) a trait «à la construction du barrage de Rossens et à l'accumulation des eaux du lac de la Gruyère, à l'échange de terres et de forêts». Ici encore, la fidélité aux valeurs terriennes et l'amour viendront à bout de l'appât du gain et de la vilénie.

Nous le voyons à cette très brève revue, Joseph Yerly a puisé dans la grande histoire, mais aussi dans l'actualité nationale, régionale et même villageoise, des fragments de réalité pour mieux situer et ancrer ses créations dans une réalité. Malheureusement, nous n'avons que peu d'informations sur ses recherches.⁸ Nous savons qu'il était un passionné d'histoire et un grand lecteur. Ceci lui permet de créer des drames très localisés, à Treyvaux ou en Gruyère, tout en les situant dans la grande chaîne de l'histoire. Ce faisant, il entoure ses récits ou ses pièces – très largement sortis de son imagination débordante – d'une atmosphère réaliste.

MARGINALITÉS ET OSTRACISMES

Dans ses deux nouvelles, Yerly raconte la marginalité: celle de l'orpheline et du bâtard dans *Le Tsandèlè dè loton* (*Le Chandelier de laiton*, 1937) et celle des Tsiganes dans *La Voudeja d'la Bôma*.

Le Tsandèlè dè loton se situe à La Roche dans les années 1840-1863. La nouvelle s'ouvre par la mort d'une femme qui laisse une toute petite

⁶ *Ou pi de la Krè*, drame villageois et social en quatre actes (1948).

⁷ *Le Barâdzo*, drame paysan et gruérien en quatre actes et deux tableaux «in patê gruérin» (1958).

⁸ Joseph Yerly a probablement eu recours aux recherches historiques de son ami de Treyvaux Justin Sciboz (1892-1974). Sciboz se qualifiait lui-même de «bricoleur en histoire locale» (répertoire du fond de Justin Sciboz, Archives de l'Etat de Fribourg).

filles. En ce temps-là, les communes n'avaient pas de maison pour les pauvres et les orphelins. Les enfants sans parents étaient à la charge de la commune d'origine. Aussi la commune misait-elle ces enfants. Celui ou celle qui proposait le meilleur marché avait l'enfant. Très souvent, c'étaient des familles pauvres qui prenaient ces enfants; cela leur faisait quelque argent liquide et une main-d'œuvre à bon marché. Autre problématique, celle du bâtard. Le héros de la nouvelle, Pierre Amey, est le fils d'une fille-mère. Malgré son courage, son honnêteté, Pierre est le bouc émissaire du village. Accusé d'un meurtre, il sera condamné, s'enfuira et s'exilera en France. Puis, la vérité sera découverte et Pierre pourra rentrer dans la communauté villageoise.

Dans *La Voudèja d'la Bôma*, Yerly nous fait partager la fascination qu'il a pour le monde des gens de la route, les tziganes. Malheureusement, nous ne savons pas quelles ont été ses sources. Il s'est certainement informé ou a lu des ouvrages sur cette communauté. Mais il est aussi très possible qu'il ait, au hasard de ses nombreuses pérégrinations, rencontré des «bohémiens». Toujours est-il qu'il prend soin de nous décrire ces hommes et ces femmes ainsi que certaines de leurs coutumes et de leurs croyances. Dans *La Voudèja d'la Bôma*, c'est le bohémien Arpad, d'abord accusé de l'enlèvement d'un nourrisson et menacé de pendaison par les habitants de Saint-Aubin, qui part à la recherche de la ravisseuse, la poursuit jusqu'aux Saintes-Maries-de-la-Mer, puis retourne vers la Suisse avec la petite Marie. Il ne parviendra pas à ramener l'enfant à sa mère et meurt sur le chemin du retour.

Incontestablement, le monde des marginaux a intéressé Yerly. Il a voulu montrer que malgré un «mauvais» départ dans la vie – orphelin, bâtard, tzigane – on pouvait se montrer des hommes et des femmes courageux, honnêtes et même héroïques.

CRÉATION ET TRADITIONS POPULAIRES

Un autre but de Yerly était d'évoquer certaines coutumes, afin qu'elles ne tombent pas dans l'oubli, ou de permettre au lecteur ou au spectateur de se souvenir de leur existence. Dans la plupart de ses textes, il y a cette volonté de mettre en évidence les anciennes coutumes. C'est dans ses deux nouvelles, *Le Tsandèlè dè loton* et *La Voudèja d'la Bôma*, que Yerly dispose de l'espace suffisant pour évoquer de manière approfondie ces usages anciens. D'une manière générale, les fêtes religieuses et profanes ponctuent

la vie quotidienne de la collectivité et marquent particulièrement des événements tels que la naissance, le mariage et la mort. En voici quelques exemples.

Dans *La Voudeja d'la Bôma*, Marguerite Couchoud, de Treyvaux, rencontre, lors d'un pèlerinage à Bourguillon, Didier Raccaud, de Saint-Aubin. Dès lors, il y aura demande en mariage faite aux parents. A cette occasion, le fiancé offre «une chaîne et une croix d'or ou un cœur ciselé dans le métal précieux ou encore une bague ornée de deux roses entrelacées». Et c'est ce jour-là que les fiancés décident de la date du mariage. «On se mariait communément aux dates suivantes: en novembre, dans le temps qui précède l'Avent; après Noël, jusqu'au mardi de Carnaval; après Pâques jusqu'au lundi de Pentecôte; entre les grands travaux (foins, regains, moissons); à la Saint-Jacques, aux bénichons.» Entre les fiançailles et le mariage, la fille prépare le trousseau et son père les meubles. La coutume veut que la fille quitte sa famille et aille habiter dans le village de son mari. Le jour du mariage, on tire la diane, avant et après la messe, et jusqu'au repas de nocce. Ensuite, les tireurs sont invités à boire et la canonnade cesse. La société de jeunesse a encore une autre coutume, si le jeune homme est étranger au village. Les jeunes «barrent» la fiancée et le futur époux doit s'acquitter de quelques écus sonnants et trébuchants. Le repas de nocce est plantureux et ressemble souvent à celui de la bénichon. Il se déroule à la maison de la fiancée. Pour l'occasion, on engage des servantes. Dans sa nouvelle, Yerly détaille le menu d'un repas de nocce copié par un notaire de Treyvaux en 1634. La fête se termine par des chants et des danses. Le lendemain du mariage, les époux partent en voyage de nocces. Longtemps, le voyage de nocces se résuma à un pèlerinage à Einsiedeln. La naissance d'un enfant est aussi soumise à la tradition: le berceau familial qui se transmet de génération en génération, le baptême qui a lieu le lendemain ou le surlendemain à cause de la mortalité infantile, les prénoms de l'enfant, ceux des grands-parents, du parrain et de la marraine. Enfin, dernier moment de l'existence d'un homme, la mort qui a, elle aussi, ses coutumes. Le défunt est gardé à la maison et la communauté villageoise et la famille viennent prier et apporter une aide morale à ceux qui restent.

L'entrée dans la vie, la réception d'un couple par la société, la mort sont des événements dans lesquels se mêlent coutumes et croyances religieuses. De nombreuses coutumes ont disparu ou tendent à disparaître, mais d'autres résistent encore à l'usure du temps. Nous ne pouvons plus comparer

la façon qu'avaient les gens de célébrer un mariage, un baptême, d'accompagner le défunt dans sa dernière demeure avec ce que nous vivons aujourd'hui. Il est certain que Joseph Yerly était intimement conscient que le monde dans lequel il vivait ou faisait vivre ses personnages allait disparaître irrémédiablement. Les progrès techniques, le nouveau mode de vie auront raison des habitudes anciennes et c'est pour cela qu'il souhaitait transmettre à ses lecteurs quelques vestiges de l'ancienne civilisation rurale.

Dans les nouvelles, nous trouvons encore quelques coutumes qui ont disparu. La vie des paysans est réglée par les saisons bien sûr, mais à l'époque de Yerly, il y avait des foires et des marchés. C'étaient des moments privilégiés pour faire des affaires, mais aussi pour rencontrer les autres. Autre coutume qui a pratiquement disparu: la boucherie. A la sortie de l'hiver, le paysan tuait le porc ou le veau qu'il avait engraisé. Cela se faisait à la ferme; c'est le boucher qui se déplaçait.

Poète, homme de foi et mainteneur des traditions, tel apparaît Joseph Yerly dans son œuvre. Située à une période où la littérature française marque un tournant par ses recherches sur l'écriture, cette œuvre patoisante reste éminemment traditionnelle. Elle n'est néanmoins pas en deçà de la modernité, en ceci qu'elle exprime un «moi» profond et exprime les interrogations d'un homme aux prises avec les transformations de la société. Elle rejoint la vérité de l'homme dans les mythes de son enfance et dans l'actualité de sa vie.

A. D.

Page suivante: ce texte de Joseph Yerly sur son père Victor (1842-1917) a été primé au concours Bal'èthêla, en 1956. Nous en reproduisons le début avec la traduction française en regard.

MON CHÈNIA

Ly a grantin ke douâ, mon pouro chènia, è portan, le rêvêyo adi avu lè j'yê dou kâ.

Vuthu dè frotson l'evê, dè tridzo le tsôtin, irè on gran l'omo dè chê pi, on pàdzo. Chè tinyè on bokenè krochu. Oh! fô le dre, ne l'é konyu tyè chu le tâ. Mon chènia l'avi thinkant'è katr'an è ma dona karanta kan ly-é keminyi a chubyâ din mon bri. Lyè po chin ke mon chènia dejê in rijin k'iro vunu ou mondo dza viyo.

Li, irè dè l'an 1842 et chin d'achovinyè dou Chondrebou, kan le chènia è l'onhyo Dyan iran modâ po dèfindre Fruboa.

L'an 1862, mon chènia faji ch'n'èkoula dè rèkrava a Fruboa. Irè karabinyé. Alâvan lou j'ègierchâ ou kan dè Grandzenâvoua. A pèna fro, lè kontinjan fribordzè chon modâ po Dzenèva, rêbetâ la pé. L'afère èpèlurvâvè, chè travunyivan poutamin ou bè dou lé.

Ma ôtyè d'ôtro alâvè tsandji cha ya. Le Chin Père - le pape Pie IX- tyirâvè a l'éde, po dèfindre chè drê kontre lè «Risorgimento, Garibaldi, Cavour, Victor-Emmanuel» è tota ha klika, ke charâvan du pri lè tère pontifikale in'atindin dè lè robâ. No j'iran ou na vilye familye dè chudâ. Irè l'akothema du yin in-arê, ke l'ôchè di fe d'la méjon chélyè ou chêrvucho èthrandji. L'é j'otoritâ chuiche ly an léchi ingadyi po le pape è dinche, mon chènia lyè modâ po Marseille, ch'inbarkâ po Civita-Vecchia, le poâ dè Râma...

Victor Yerly vers 1890/95
(archives privées).

MON PÈRE

Il y longtemps qu'il dort, mon pauvre père, et pourtant je le réveille encore avec les yeux du cœur.

Vêtu de son frotson l'hiver, de son bredzon l'été, c'était un homme de six pieds un pouce (1,83 m. - NdT). Il se tenait un petit peu courbé. Oh ! il faut le dire, je ne l'ai connu que sur le tard. Mon père avait cinquante-quatre ans et ma mère quarante quand j'ai commencé à siffler dans mon berceau. C'est pour cette raison que mon père disait en riant que j'étais venu au monde déjà vieux.



Lui, il était de l'année 1842 et il se souvenait du Sonderbund, lorsque son père et l'oncle Jean étaient partis pour défendre Fribourg. En 1862, mon père accomplissait son école de recrues à Fribourg. Il était carabinier. Ils allaient s'exercer au camp de Grangeneuve. A peine dehors, les contingents fribourgeois sont partis pour Genève rétablir la paix. L'affaire faisait des étincelles, ils se battaient vilainement au bout du lac (2^e révolution fazyste - NdT).

Mais quelque chose d'autre allait changer la vie de mon père. Le Saint-Père - le pape Pie IX - appelait à l'aide pour défendre ses droits contre le *Risorgimento*, Garibaldi, Cavour, Victor-Emmanuel et toute cette clique qui serrait de près les terres pontificales en attendant de le voler. Nous étions une vieille famille de soldats. C'était la coutume, depuis très longtemps, d'avoir des fils de la maison au service étranger. Les autorités suisses ont laissé engager pour le pape et ainsi, mon père est parti pour Marseille, s'est embarqué pour Civitavecchia, le port de Rome...